il monta dans la chambre qui lui avait été indiquée et y trouva effectivement le châte qu'il était venu chercher. Mais, à peine s'en était-il emparé, qu'un sanglot étouffé vint frapper ses oreilles. Surpris, il jeta autour de la chambre un regard scrutateur. Ce bruit, répété, semblait venir d'une chambre adjacente dont la porte donnait sur celle dans laquelle il se trouvait et qu'une couple de rayons avait fait orner du titre pompeux de Bibliothèque.

Qu'est-ce que cela pouvait être ? quelle signification donner à ce bruit contenu ? . . . Tout-à-coup, par la porte entr'ouverte, les yeux du jeune homme tombèrent sur un miroir suspendu au mur opposé de la Bibliothèque et dans lequel se reflétait la figure de Corinne Delorme. La jeune fille était assise sur un tabouret et semblait plongée dans l'amertume d'un chagrin profond ; ses yeux étaient fixement attachés sur un objet que sa main tenait d'une étreinte serrée et sur lequel elle déposait de temps à autre des baisers passionnés. Cet objet ! c'était le portrait d'Arthur que celui-ci avait apporté de France et donné à sa mère.

Le jeune de Mirecourt comprit alors toute la vérité. Cette froideur, cette indifférence dont Corinne avait fait preuve, c'était donc une feinte, un voile de glace avec lequel la jeune fille avait recouvert un amour qui avait grandi avec elle, qui était devenu le sentiment dominant de sa vie, mais un sentiment que la noble fierté et la modestie de l'enfant lui avaient fait concentrer en elle-même. Oui, malgré cet amour ardent qu'elle éprouvait pour lui, elle avait eu assez de courage pour plaider la cause d'une autre, pour lui sourire au moment même où,— elle en était convaincue,—il allait offrir son cœur à une rivale !

De Mirecourt se retira sans faire le moindre bruit, mais lorsqu'il rejoignit Mademoiselle de Niverville, sa figure était plus pâle et son air plus réservé que de coutume. Pendant toute la promenade, malgré ses plus grands efforts pour être